

La Traversée

Plutôt que de rentrer ce soir-là directement chez moi, je m'étais arrêté sur un parking dans le bourg de Léognan. Une fois garé je poussai la porte du bar PMU. Peu à mon aise, pas à ma place, je tanguai entre les tables, entouré d'hommes qui semblaient être venus là dans l'espoir que leur vie fût, le lendemain, différente, et misaient pour cela sur des canassons aux noms exotiques. Je m'assis à une table et commandai un demi à dix francs qui me fut apporté avec un petit bol de cacahuètes où j'imaginais que tous les doigts gras des parieurs avaient déjà pioché, si bien que je me contentai d'avalier quelques gorgées de bière sans rien manger. J'avais conscience que si j'étais là, au fond, c'était pour repousser un peu mon retour et ruminer encore la scène du matin, ma dispute avec Clarisse à l'heure du café. On s'était quittés furieux l'un et l'autre, persuadé chacun d'avoir raison dans cette joute puérile à propos de ses parents. Une fois la porte claquée, j'avais même songé que cette fois on en avait terminé et qu'il était vain de le nier davantage. Non pas que ce désaccord sur le degré d'ingérence de sa famille dans notre vie de couple eût été un motif valable de rupture. Mais ça me semblait être le dernier accroc d'une série qui sonnait le glas de notre histoire. Huit ans. Voilà.

J'avais passé une sale journée à envisager la suite. Les prises de tête, les explications douloureuses. Je savais bien que je me préparais des heures tourmentées, des semaines amères. Mais c'était un mal nécessaire, j'en étais convaincu à la pause de dix heures. On ne peut pas se satisfaire de ce que chaque matin, tout soit toujours un peu moins bien que la veille. Le midi, je mangeai la moitié d'un sandwich en pleurant. L'après-midi, à mon bureau, je détruisis une centaine de trombones, tout à fait inefficace et inutile. Et là, sur le retour, je manquais de courage. Alors pour retarder l'inéluctable, je commandai une seconde bière et pris un ticket de tiercé. Quelques minutes plus tard, j'étais méconnaissable, debout au milieu du bar parmi ces inconnus, encourageant en hurlant son nom un fier destrier qui m'avait semblé en mesure d'écraser les autres, Fleur de Printemps, mais qui finit bon dernier. Un type me tapa l'épaule gentiment, un autre sembla sur le point de me prendre dans ses bras pour me consoler. Aussi décidai-je qu'il était grand temps de partir.

Dès que je fus dehors je fus frappé par le changement de lumière. Il n'était pas si tard pourtant, mais l'air avait pris une teinte grisâtre et l'atmosphère semblait irréelle, comme un rêve d'orage. Le vent s'était levé. Le temps que je regagne ma voiture, j'essuyai même quelques bourrasques d'une force surprenante qui me firent vaciller par deux fois sur mes pieds. Lorsque je m'assis derrière le volant, mon attention fut d'abord attirée par une banderole de fanions qui s'était décrochée de je ne sais où et qui survolait tel un fantôme la rue principale. C'était beau et la scène me fit sourire. Puis, tournant la tête vers le feu du croisement, je remarquai qu'il clignotait sans discontinuer. Je le fixai un moment. Les deux bières avalées me donnaient du monde une vision cotonneuse et bientôt ce feu parut tanguer un peu. Mais un vol entier de sacs plastiques qui semblait arriver de la supérette me ramena à la réalité, ainsi que le bruit de plus en plus appuyé du souffle qui balayait le village. C'était un sacré coup de vent qui démarrait. Il valait mieux ne pas trop traîner.

Passé le vieux cimetière, j'eus comme chaque soir ce dilemme quant à la route à prendre, soit par les vignes de Boismartin, la déchetterie puis Saucats. Soit par la route de Martillac via la Voie Romaine. Pour rentrer chez moi la distance était la même. Ce soir-là, le cerveau légèrement embrumé, contre toute logique et raison, je choisis la seconde option.

Je n'avais pas encore une conscience absolue de ce qui se jouait dehors, j'avançais, la tête chez moi déjà, cherchant les premières paroles que je dirais à Clarisse. Je décidai de ne pas revenir sur l'incident du matin, alors que j'avais passé la matinée à peaufiner les arguments qui m'avaient fait défaut dans l'énervement de l'instant. Je refusai de reprendre cette discussion, les cris rageurs pleins de reproches accumulés au fil des jours, ces mesquineries qu'on rumine et qui prennent des proportions déraisonnables, simplement parce qu'on n'a pas le courage de s'avouer que l'histoire, peut-être, se termine.

Un coup de boutoir dans ma portière m'arracha à ces songes. La voiture fit une embardée et deux de mes roues allèrent patiner dans l'herbe. Un mauvais réflexe et je donnai un coup de volant bien sec dans l'autre sens, filant une bonne frousse au conducteur qui arrivait en face tous phares allumés. Mes avant-bras se tétanisèrent pour maintenir la trajectoire. Une autre voiture s'apprêtait à me croiser, elle arriva à mon niveau en klaxonnant et je vis que le conducteur me faisait des signes, de grands « nons », en m'indiquant la direction que je continuais de suivre cependant car j'avais hâte maintenant de me mettre à l'abri de ce temps qui tournait au vilain.

Outre les secousses que le vent infligeait à la carrosserie et les sifflements de plus en plus pénibles qu'il produisait en s'immisçant à toute force par tous les interstices, le ciel tout à fait obscurci était dans le même temps lacéré d'innombrables brindilles, de petites branches arrachées aux arbres. Les quelques feuilles que l'automne n'avait pas mises au sol tourbillonnaient, ensorcelées, en métamorphose incessante. Les arbres ne se contentaient pas de balancer avec souplesse sous les assauts d'un vent un peu costaud qui ne ferait au final que tomber quelques branches faiblardes; les terribles rafales qui menaçaient de me faire quitter la route malmenaient jusqu'aux plus gros chênes. Les pins ployaient tant qu'ils semblaient sur le point de rompre et je me dis que s'ils tenaient bon, bientôt, leur cime viendrait fouetter le sol. Cette danse furieuse me subjuga et je faillis manquer l'embranchement. J'étais arrivé au

croisement de la Voie Romaine.

Dans cette situation, un esprit plus clair aurait évité à tout prix cette saignée de goudron au cœur des Landes Girondines, cernée de part et d'autre par des centaines de pins sombres qui se cambraient, tous prêts à rompre. Dans l'espoir de me glisser sous ces troncs distendus, ces élastiques prêts à claquer ma R5 sur l'asphalte, j'accélérai plus que de raison, mes doigts à l'agonie accrochés au volant. Dans le bruit assourdissant des bourrasques qui fouettaient sans pitié tout ce qui osait dépasser du sol, je me mis à hurler, les yeux rivés au plus loin, le compteur proche des 100. Un cri de trouille pour couvrir l'agression d'une nature que j'avais toujours considérée jusque là comme une amie bienveillante. J'aperçus l'aire du centre aéré sur la gauche, petite partie un peu moins boisée mais non moins balayée par les vents hystériques. Des masses indéfinissables s'en élevaient, filant droit vers le ciel. Je restai concentré pour ne surtout pas perdre le contrôle, avancer coûte que coûte lorsque un bruit sourd me fit sursauter, un coup de masse terrible. Le signal impitoyable que je basculais dans une autre réalité, livré à l'infinie puissance du monde dans lequel j'essayais de me déplacer et qui s'était mis en tête de nous secouer tous, arrogants petits humains dans leurs R5 bleues, pas plus qu'une fourmi sous le pied d'un géant.

Un regard dans le rétroviseur me confirma ce que déjà mon cerveau avait accepté comme une fatalité. Les arbres tombaient. Les pins cédaient, arrachés du sol où leur racines ne parvenaient plus à les tenir, ou encore décapités à mi-hauteur par les lames d'un vent dont la puissance ne semblait pas connaître de limites. Terrorisé, je passai les citernes au coin de la route de la Solitude. Si loin encore !

J'eus une pensée fugace pour le chêne de Montesquieu, ce vénérable témoin des siècles passés, j'espérai qu'il s'en tirerait vivant. Une diversion pour ne pas céder à la panique, parce que ce qui aurait dû me préoccuper, c'était bien ma propre survie plutôt que celle de ce vieil arbre. Les bruits mats des troncs effondrés se multipliaient du côté de Migelane, derrière moi encore, et puis bien sûr, car pouvait-il en être autrement, devant mes roues enfin où deux masses sombres vinrent mettre un terme à cette fuite insensée entreprise quelques minutes plus tôt, là-bas, au village, à l'autre bout du monde.

Je pilai et glissai sur l'asphalte couvert d'aiguilles de pins, un dérapage interminable, un quart de tour qui me fit heurter l'arbre du côté droit, enfonçant du même coup les deux portières latérales de la R5.

Je secouai la tête comme au sortir d'un rêve mais le cauchemar ne voulait pas finir. La tempête hurlait plus encore, moteur éteint. Mon esprit abdiqua et admit que selon toute probabilité, elle allait me broyer, ici, au beau milieu de rien, assez près de chez moi mais si loin pourtant des miens qui tous ignoraient où je me trouvais.

Tout autour de moi les arbres s'effondraient, plaqués au sol par la furie des vents qui frappait devant, derrière, partout. Une pensée me traversa, cette légende populaire qui prétend que jamais deux obus ne tombent au même endroit. Je voulais croire que le tronc contre lequel j'étais venu m'encaster constituait un abri certifié par la grande loi des probabilités, la garantie qu'aucun autre arbre ne pouvait s'écraser là. Mais dans ce fracas d'apocalypse, je perdais un instant tout espoir. Les pires craintes de ce millénaire finissant allaient-elles se réaliser ? Les illuminés qui croyaient à la malédiction des nombres prédisaient une fin du monde en bonne et due forme avant que ce siècle ne s'achève. J'avais été de ceux qui avaient ri de ces superstitions d'un autre âge. Et pourtant j'y étais, au pire des endroits, à la date annoncée et ma vie passée m'apparut bien courte, bien incomplète et je criai mon désespoir de la voir s'achever si bêtement, à cause d'un arrêt inutile dans ce bar de village, d'un mauvais choix d'itinéraire. Et plus qu'à toute autre personne je pensais à Clarisse que j'avais quittée furieuse et pour qui mes derniers mots allaient être cette dispute dérisoire, et ce qui me déchirait, davantage encore que mon existence qui menaçait de prendre fin, c'était de ne pas pouvoir lui parler une dernière fois et la serrer dans mes bras. Mon cerveau se vida de la moindre pensée, occupé tout entier à redouter l'assaut suivant, à goûter le soulagement infime, à chaque coup frappé, d'avoir une nouvelle fois évité le pire.

Alors qui avait tort et qui avait raison ? Les statisticiens des tranchées ? les Nostradamus de comptoir ? En tout cas, du fond de mon tourment, assis encore derrière le volant de ma petite R5 bleue, j'émergeai comme d'un songe après des heures de terreur et constatai qu'enfin, la tempête faiblissait. Le plus gros du chaos s'éloignait, même si une traînée traîtresse continuait de secouer encore la nature restée debout. Épuisé, je voulus croire que le danger allait filer plus loin. Aussi, dans les premières lueurs de l'aube qui, tout doucement, venaient éclairer la campagne dévastée, je m'endormis.

Quand j'ouvris les yeux, le jour était tout à fait levé et le spectacle m'arracha des larmes incrédules. Je sortis de la voiture et scrutai tout autour de moi un paysage méconnaissable, meurtri, évoquant davantage un champ de mine que la nature apaisante où j'avais grandi. De véritables corridors percés au bulldozer entaillaient la campagne. Des mikados terribles, enchevêtrements d'arbres dont une force impensable semblait avoir disposé comme de vulgaires brindilles, faisaient figures de vestiges fascinants de cette nuit ahurissante. Un colosse paraissait avoir traversé la région, un monstre pour qui une forêt de chênes n'eût été rien de plus qu'un pré qu'on piétine sans y prêter attention.

Des centaines de troncs s'étaient couchés, à perte de vue.

Sans attendre, je me mis en route. Avoir des nouvelles. En donner. Je n'avais plus que ça en tête.

Je ne souffrais pas de la fatigue, porté par l'euphorie de me mouvoir encore sur cette terre abîmée.

Au loin, un bruit de tronçonneuse retentit, puis un autre ailleurs. Les humains s'agitaient. On était vivants et la tâche était gigantesque.

Ce que je vis en premier, c'était ce châtaignier dont j'aimais tant ramasser les fruits pour en faire de la

confiture et qui s'était couché sur ma maison, enfonçant le faîtage. Je jetai un œil navré à la toiture mais rien ne pouvait m'atteindre tout à fait tant que je n'avais pas vu Clarisse.

Elle arriva en courant de chez nos voisins dont la maison était intacte, cria mon nom et se jeta dans mes bras.

« Où tu étais, putain, mais où tu étais ? »

- Tout va bien, lui dis-je, je vais te raconter. »

Elle leva ses yeux épuisés d'inquiétude et me montra quelque chose, là, derrière moi, puis elle fondit en larmes.

« Regarde. L'abri. Il est foutu... »

Je me tournai et vis effectivement que notre cabanon avait péri sous le poids d'un pin maritime. Et plus que l'évidente déconvenue d'avoir eu notre maison défoncée par l'écroulement du châtaignier, c'était ce petit incident qui paraissait la bouleverser totalement.

Je savais pourquoi. On avait construit cette petite cabane trois ans auparavant, tous les deux assez peu bricoleurs en suivant laborieusement un plan fourni par le vendeur et quasiment incompréhensible pour les novices que nous étions. Et on en était venus à bout. Très fiers, on avait fêté ça en organisant un apéro monumental, tous nos amis étaient venus.

Je regardai Clarisse, effondrée, je passai mon bras autour de ses épaules.

« Bah, c'est rien ça, Clarisse. Quelques planches, une brassée de tuiles. On va le reconstruire ! »

Cette perspective lui arracha un sourire. Dans la lumière du matin, un vent léger faisait voler une mèche de ses cheveux.